

Scott, James C., *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*. London and New Haven, Yale University Press, 1985, 411 p.

Rodolphe De Koninck

Volume 18, Number 3, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702219ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702219ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

De Koninck, R. (1987). Review of [Scott, James C., *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*. London and New Haven, Yale University Press, 1985, 411 p.] *Études internationales*, 18(3), 655–657.
<https://doi.org/10.7202/702219ar>

Capitalismes fin de siècle (1986), il tente de pousser la frontière de la problématique vers des horizons encore trop peu exploités. Les intuitions de recherche, les propositions analytiques, les avancées théoriques sont encore là stimulantes. On peut cependant regretter à l'occasion que la préoccupation didactique, voire vulgarisatrice, refoule une investigation plus fouillée et une démonstration empirique plus serrée. Il y a là sans doute un choix qui ne préjuge en rien des travaux à venir.

Gérard BOISMENU

Département de science politique
Université de Montréal

SCOTT, James C., *Weapons of the Weak: Everyday forms of Peasant Resistance*. London and New Haven, Yale University Press, 1985, 411p.

Voilà une oeuvre qui fera date, autant par la richesse de l'étude empirique sur laquelle elle repose que par l'audace de la thèse que l'auteur y développe; autant par l'intérêt qu'elle représente pour les « orientalistes », et plus particulièrement ceux qui s'intéressent au sud-est asiatique, que par le défi qu'elle lance aux théoriciens tout à la fois de la paysannerie, de la lutte des classes et de l'action révolutionnaire!

Dix ans ou presque après avoir publié *The Moral Economy of the Peasant* (1976), un livre qui est depuis devenu une référence obligée et méritée, Scott récidive et va plus loin dans son analyse de l'idéologie et du comportement des paysans. Son objectif principal est ici de démontrer que la résistance quotidienne à l'oppression, toute discrète qu'elle puisse être, est l'exutoire normal à l'oppression paysanne, beaucoup plus que la révolution ou même la révolte; et qu'elle leur tient lieu de pis-aller. À vrai dire, les thèses selon lesquelles les paysans ne sont pas révolutionnaires, voire même qu'ils sont réactionnaires sont légion. Ce qui fait l'originalité de celle de Scott, c'est qu'il peint les paysans comme des résistants conscients de leur état mais cyniques devant leur incapacité à lutter ouvertement:

d'où leur choix d'une résistance passive mais combien réelle.

Pour développer son interprétation ou plutôt pour vérifier son hypothèse, l'auteur a étudié pendant deux ans un village de la plaine de Kedah dans le nord-est de la péninsule malaise. De 1978 à 1980, il a séjourné au sein d'une communauté de soixante-quatorze familles de riziculteurs malais. Partageant leur vie, il a patiemment consigné toutes les manifestations possibles des antagonismes de classe, ce qu'il appelle le « tir des armes légères dans la guerre des classes » (« *small arms fire in the class war* »); car Scott n'hésite pas à manier, brillamment d'ailleurs, les images, les comparaisons, les métaphores. À cet égard, son premier chapitre est une belle pièce littéraire, où il oppose deux résidents du village, le premier un paysan très pauvre, l'autre un propriétaire terrien. Ces deux personnalités extrêmes, l'auteur va les peindre afin d'illustrer les deux camps adverses, celui des riches et celui des pauvres, et les mettre en scène pour illustrer les tensions, les manœuvres, les mesquineries mêmes qui animent les relations entre les classes sociales à l'intérieur du village. L'allégorie de la scène de théâtre reviendra souvent pour illustrer les formes que prennent ce que Scott appelle l'exploitation normale et la résistance normale. Ce faisant, il en profite pour souligner le caractère limité des révoltes paysannes à travers l'histoire et l'ampleur, hélas insuffisamment documentée, de la résistance quotidienne des paysans devant l'oppression, notamment dans les pays socialistes. Ainsi, affirme-t-il, le rejet de l'ordre social peut se réaliser par et se limiter à la dérision.

Revenant au contexte malaysien, l'auteur y présente avec brio l'arrière-scène (*background*), c'est-à-dire les politiques agricoles nationales, puis la scène centrale (*middle-ground*), c'est-à-dire la plaine de Kedah et le grand périmètre irrigué Muda, dont l'aménagement fut débuté en 1966 et complété en 1973. Le village étudié est situé au sein de ce grand projet et en a donc subi les conséquences, en l'occurrence la généralisation de la double récolte annuelle du riz, accompagnée

de l'utilisation des engrais d'origine industrielle, puis du grand bouleversement que représenta l'arrivée des moisonneuses-batteuses en 1976.

La description détaillée du village est, du point de vue des objectifs poursuivis, un modèle du genre. Y sont évoqués les caractéristiques démographiques, les conditions de tenure de la terre et surtout les revenus de chacun. Tout cela est consigné dans un tableau présentant la liste complète des familles villageoises et leur affiliation politique. L'auteur souligne alors combien la révolution verte, en valorisant la rizière, a accentué la compétition pour la terre et ainsi consolidé la position des plus riches et marginalisé encore davantage les moins bien nantis. La situation est d'autant plus malsaine et complexe que le favoritisme et la corruption, déterminés en fonction des allégeances politiques, sont omniprésents. À cet égard, Scott explique bien pourquoi, malgré les avantages matériels que retirent ceux qui appuient le parti au pouvoir (UMNO), un nombre important de paysans malais continuent à appuyer le principal parti d'opposition (PAS), lequel représente la tradition musulmane anti-moderniste.

Dans un cinquième chapitre, l'auteur fait à nouveau parler les villageois afin d'opposer deux interprétations de l'histoire: celle des gagnants et celle des perdants. Là aussi la documentation est abondante, qui illustre combien, avec la mécanisation de la récolte notamment, les paysans riches peuvent de plus en plus se passer du travail des plus pauvres. C'est tout l'équilibre des relations sociales et de travail qui est ainsi remis en cause. Cette évolution se réalise dans un contexte où les riches continuent à tenir un discours conciliant, se disant simplement « confortables » (*senang* en malais) et affirmant que les plus pauvres, pour lesquels de moins en moins d'emplois sont disponibles, refusent de travailler. Ceux-ci affirment le contraire mais sans contester ouvertement le nouvel ordre établi.

Scott montre bien que des conflits existent, mais qu'ils se résolvent toujours à l'avantage des paysans que la révolution verte a favorisés: ceux qui possédaient ou avaient

accès à plus de terre. Cette absence de conflits majeurs est attribuable à plusieurs facteurs dont le fait que les petits paysans ne sont pas directement exploités mais progressivement marginalisés, exclus du partage des nouveaux bénéfices de la modernisation. S'il est une faiblesse à l'étude de Scott, c'est que celui-ci ne documente pas assez les résultats de cette marginalisation; on voit mal ce qui arrive à ceux qui sont exclus; on n'en sait pas assez sur les relations de travail extra-villageoises. Pourtant le travail non agricole, Scott l'affirme, est une soupape comme l'a été pendant longtemps la fuite des paysans hors des plaines rizicoles vers des zones pionnières; phénomène aujourd'hui contrôlé et canalisé par l'État vers des fronts pionniers planifiés.

Les formes de résistance par la mobilisation sont rares; celles que l'auteur qualifie de routinières sont fréquentes, permanentes même. Cela comprend le vol du riz ou des produits des jardins potagers des familles plus fortunées. À cela l'auteur oppose la « répression routinière », c'est-à-dire la manipulation par les plus riches des faveurs, telles des offres d'emploi dans leurs champs. En s'interrogeant sur la nature de la résistance, Scott évoque bien la longue histoire de celle-ci de la part de la paysannerie malaise devant l'État, fusse-t-il pré-colonial, colonial ou contemporain. Il en conclut à la nature quasi anti-étatique de la paysannerie.

Le huitième et dernier chapitre du livre représente à la fois l'aboutissement de la large étude empirique qui précède et une prise de position autonome sur la question de l'hégémonie et de la conscience. Scott y réalise une critique serrée et sévère du concept d'hégémonie chez Gramsci. En réalité, il renverse la thèse de celui-ci, et celle de Sartre par là même, montrant que la radicalisation des classes subordonnées est plus marquée dans leurs pensées que dans leurs actes. C'est en fait toute la thèse de la fausse conscience et de la domination idéologique que Scott bat en brèche. Il remet ainsi en question l'interprétation selon laquelle les classes dominées acceptent l'inévitable en le considérant comme juste. Pour Scott, les petits paysans ne sont pas fatalistes mais plutôt réalistes. Tout en

étant conscients des injustices dont ils sont les victimes, les pauvres en reconnaissent le caractère inévitable; ils n'attaquent alors pas de front, mais tentent de manipuler la situation à leur avantage. Pour développer son argumentation, Scott s'appuie bien sûr sur sa propre étude mais aussi, et même parfois plus, sur les grandes expériences historiques. Celles-ci illustrent que les objectifs tant de la classe ouvrière que de la paysannerie ne sont jamais révolutionnaires, mais toujours terre à terre, liés au quotidien et qu'ils représentent ainsi la résistance ultime à toutes les formes d'ordre social oppressif: sans plus.

Scott se dit bien conscient du caractère profondément pessimiste de ses conclusions. Gageons qu'il l'est aussi du tollé de protestations que son étude va soulever. Ceux qui voudront la contester auront à composer avec une analyse brillante qui, si elle pêche peut-être par excès de généralisation, n'en demeurera pas moins pendant longtemps une contribution centrale aux sciences sociales.

Rodolphe DE KONINCK

Département de géographie
Université Laval

DROIT INTERNATIONAL

DOURAKI, Thomaïs, *La convention européenne des droits de l'homme et le droit à la liberté de certains malades et marginaux*. Paris, Librairie Générale de droit et de Jurisprudence, Coll. « Bibliothèque de droit international », Tome XCVII, 1986, 426p.

L'ouvrage est la publication d'une thèse de doctorat d'État en Droit soutenue en décembre 1984 à Strasbourg par Mademoiselle Douraki, qui est une ancienne avocate à la Cour d'Appel d'Athènes. Le professeur Alexandre-Charles Kiss, Secrétaire général de l'Institut International des Droits de l'Homme, président du jury de cette thèse, a rédigé pour l'édition commerciale une préface précédée d'un avant-propos du professeur Pierre-Henri

Teitgen, qui a été lui-même juge à la Cour européenne des droits de l'homme.

L'auteur s'est intéressé aux limitations de la liberté de cinq catégories de personnes: les malades contagieux, les malades mentaux, les alcooliques, les toxicomanes et les vagabonds. L'étude est menée en trois parties: la première partie précise le fondement juridique et le contenu des limitations établies, la deuxième partie réfléchit sur la légalité des mesures prises, et la troisième partie envisage le contrôle qui pèse sur ces mesures.

Les analyses présentées sont complémentaires dans leur diversité. On trouve en effet d'abord une définition des notions utilisées (l'aliénation, le danger dans le domaine de la toxicomanie, etc.), faisant appel à des éléments d'ordre historique, juridique, sociologique et médical, puis des études de droit comparé et de droit international de la santé. Les données de droit comparé sont présentes dans les trois parties, avec l'étude de la législation de certains des vingt-et-un États membres du Conseil de l'Europe (principalement la France, la Grèce, l'Italie et le Royaume-Uni) concernant la détention des catégories de personnes concernées. Les textes de droit international de la santé sont également utilisés, qu'il s'agisse du droit européen (dont les règles sont élaborées par le Conseil de l'Europe), l'accent étant bien sûr mis sur la Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales, mais aussi d'autres sources, émanant tout particulièrement de l'Organisation des Nations Unies et de l'Organisation Mondiale de la Santé (avec notamment le Règlement sanitaire international). La présentation du droit conventionnel international est d'ailleurs complétée par une analyse du droit jurisprudentiel résultant des activités de la Commission et de la Cour européennes des droits de l'homme (avec en outre une description des procédures juridictionnelles mises en place dans les quatre pays servant de référence).

Une bibliographie volumineuse accompagne l'ouvrage, avec des références à des documents, à la jurisprudence et à des études doctrinales. L'auteur a enfin pris le soin d'éta-